

Études littéraires africaines

AOUDJIT (Abdelkader), *Algerian Literature: A Reader's Guide and Anthology*. Frankfurt am Main / Berlin / Bern / Bruxelles / New York / Oxford / Wien : Peter Lang, coll. Francophones Cultures and Literatures, 2017, 442 p. – ISBN 978-1-433-13612-2



Tristan Leperlier

Numéro 44, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051550ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051550ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leperlier, T. (2017). Compte rendu de [AOUDJIT (Abdelkader), *Algerian Literature: A Reader's Guide and Anthology*. Frankfurt am Main / Berlin / Bern / Bruxelles / New York / Oxford / Wien : Peter Lang, coll. Francophones Cultures and Literatures, 2017, 442 p. – ISBN 978-1-433-13612-2]. *Études littéraires africaines*, (44), 198–201. <https://doi.org/10.7202/1051550ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

atteste des risques inhérents à l'usage (abusif ?) des théories post-coloniales, il s'agit là d'un ouvrage de référence pour ceux qui s'intéressent à la littérature mauricienne contemporaine, et notamment à sa partie la plus visible, représentée par le roman en français et en anglais. Au-delà de cet objet local, il intéressera aussi les lecteurs désireux de suivre les chemins critiques choisis par l'auteur.

■ Dominique RANAIVOSON

AOUDJIT (ABDELKADER), *ALGERIAN LITERATURE : A READER'S GUIDE AND ANTHOLOGY*. FRANKFURT AM MAIN / BERLIN / BERN / BRUXELLES / NEW YORK / OXFORD / WIEN : PETER LANG, COLL. FRANCOPHONES CULTURES AND LITERATURES, 2017, 442 P. – ISBN 978-1-433-13612-2.

Professeur de philosophie au Northern Virginia Community College et spécialiste de littérature algérienne, Abdelkader Aoudjit publie cette année une intéressante anthologie de la littérature algérienne en anglais. Ce livre est divisé en six chapitres organisés suivant un ordre chronologique et thématique, auxquels s'ajoutent une chronologie politique et littéraire, un index et un glossaire. Une biographie est consacrée à la plupart des auteurs et les œuvres romanesques et dramatiques sont utilement introduites (mais malheureusement pas les extraits choisis) par des résumés.

L'originalité de cette anthologie tient à la prise en compte de la diversité linguistique de la littérature algérienne. Qualité et défaut de la présentation, les écrivains arabophones, francophones et bilingues sont cités les uns à la suite des autres, comme à égalité donc. Mais le choix de leur langue d'écriture, qui est souvent un enjeu, n'est pas interrogé, ni même clairement mentionné (de manière générale le système de références aurait gagné à plus de clarté : on ne sait pas toujours de quelle langue le texte est traduit, ni où et quand ont été publiées les versions ou traductions françaises et/ou anglaises).

On saluera également l'effort d'avoir pris en compte la littérature orale – le théâtre mais aussi la chanson – et les langues dialectales. Cependant, les œuvres citées à ce titre sont pour la plupart anciennes : cela suggère que la réalité de la littérature en langue dialectale appartient au passé (donc au folklore), ce qui pose problème quand on sait les luttes menées par des romanciers kabyles comme Rachid Aliche, ou encore par des poètes qui écrivent (entre autres) en arabe dialectal, comme Zineb Laouedj.

Oubli plus étonnant pour un ouvrage qui se veut « *up-to-date and comprehensive* », cette anthologie ne présente aucun auteur né après

l'indépendance (à l'exception d'une mention de l'auteur de langue arabe Bachir Mefti), omettant ainsi non seulement Kamel Daoud, mais encore Boualem Sansal (pourtant né en 1949).

Ceci n'aurait pas constitué un motif de regret si le mode de sélection avait été explicite. Loin d'être neutre et de rendre compte d'une littérature existante, une anthologie est avant tout un acte de *construction* d'une littérature : elle constitue le reflet de préférences esthétiques, mais aussi un acte politique. Pourtant, c'est dans une simple note que l'auteur écrit : « *For the purpose of this book, Algerians are native Tamazight and Arabic speakers as well as writers of European descent who fought for the independance of Algeria [...]* » (p. XVI). Par là, il se situe strictement dans le consensus définitionnel largement ethnicisé (car issu de l'opposition juridique coloniale) qui s'est installé dans les années 1960 de part et d'autre de la Méditerranée, cantonnant la plupart des textes des Européens dans la catégorie de la « littérature française », et intégrant à l'inverse ceux des écrivains « beurs » dans celle de la « littérature algérienne ». Il reprend également à son compte la définition traditionnellement nationaliste de cette littérature – on notera d'ailleurs que, dans ce livre dédié à son père, officier de la guerre de libération, l'auteur se contente de citer le FLN dans une brève présentation historique de celui-ci (p. 6), sans faire mention du PCA (ni du MNA) dont le rôle a pourtant été au moins aussi structurant pour les écrivains.

Or, la définition de la « littérature algérienne » n'a rien d'une évidence. Objet de conflits permanents depuis au moins le début du ^{xx} siècle, elle a été fortement remise en cause dans les années 1990, en particulier *via* une promotion par certains de « Camus l'Algérien », qui mettait en sourdine ses ambiguïtés politiques pendant la guerre.

Nous ne prétendons pas qu'il aurait obligatoirement fallu intégrer ici des auteurs européens non-indépendantistes : tous les choix anthologiques comme tous les positionnements politiques sont en eux-mêmes aussi légitimes les uns que les autres. On remarquera néanmoins que, suivant en cela la promotion par le président Bouteflika d'une nouvelle identité nationale depuis le colloque de Saint-Augustin en 2001, Abdelkader Aoudjit cite des auteurs de langue latine comme Apulée, mais également Tertullien, pourtant né et mort à Carthage en actuelle Tunisie (p. 1-2). À ce compte, on aurait pu s'attendre à ce que Robert Randau soit cité, puisque, certes administrateur colonial, il est né et mort à Alger avant le déclenchement de la guerre (1873-1950).

La littérature écrite par des écrivains européens d'Algérie, réduite à l'expression d'un « discours colonial », tient donc en un paragraphe, tandis que Camus est expédié en quatre lignes, lu tacitement à travers les mots de Saïd (p. 59). Si la tradition critique dans laquelle ce dernier se situe a très justement pointé la disparition de la population colonisée dans la littérature écrite par les Européens, on peut de même affirmer que l'historiographie que relaye cette anthologie nie la culture et l'existence même de plusieurs générations d'habitants, européens, de l'Algérie. Et plus encore, ne peut-on aujourd'hui montrer la part d'ombre du soleil algérien ? De la même manière qu'aucun écrivain européen hostile à l'indépendance n'est mentionné, aucun écrivain algérien conservateur ne l'est pour la période post-coloniale : le glissement pro-islamiste que connaît Tahar Ouettar dans les années 1990 est par exemple soigneusement omis, puisqu'il est présenté comme un « *vocal opponent of fundamentalists* » (p. 159). Abdelkader Aoudjit construit ainsi l'image parfaitement lisse d'une littérature unanimement nationaliste et progressiste.

Il nous paraît enfin difficile de comprendre Kateb ou Dib sans l'exposé d'un contexte littéraire intégrant Camus et les algérianistes. La première mention en français de l'affirmation d'une « littérature algérienne » a été le fait de ces derniers, Européens nés en France ou en Algérie, parfois autonomistes par rapport à la Métropole et souvent favorables à la discrimination coloniale. Une figure aussi importante pour la littérature algérienne post-coloniale que Jean Sénac, dont l'auteur ne retient que la poésie la plus purement nationaliste, a aussi été membre de l'Association des Écrivains Algériens, institution algérianiste fondée en 1920, puis secrétaire général de l'Union des Écrivains Algériens en 1963 : il n'y a pas seulement rupture, mais aussi continuité entre la littérature algérienne des Européens et celle des Algériens de l'Indépendance.

En somme, cette anthologie, dont l'ouverture linguistique est plus qu'appréciable, est assurément utile et instructive pour les lecteurs anglophones. On regrettera pourtant que le travail de sélection et de construction d'une littérature reste dans les limbes de l'« évidence ». Les choix opérés, parfois d'ailleurs originaux, laissent étrangement dans l'ombre certains auteurs récents. Surtout, comme la plupart des anthologues, Abdelkader Aoudjit s'inscrit sans la questionner (ou au moins sans l'assumer) dans une tendance de l'historiographie qui tend à présenter l'image d'écrivains unanimement nationalistes et progressistes et à accepter l'ethnisation de la littérature nationale en intégrant les écrivains « beurs » en même temps

qu'elle fait disparaître de l'histoire les écrivains européens racistes ou simplement non-indépendantistes.

■ Tristan LEPELIER

ATERIANUS-OWANGA (ALICE) & GREANI (NORA), DIR., *ARTCHIVES*. [N° SP. DE] *GRADHIVA*, (PARIS : MUSÉE DU QUAI BRANLY), N°24, 2016, 250 P. – ISBN 978-2-35744-094-4.

Ce numéro thématique de la revue *Gradhiva*, coordonné par Alice Aterianus Owanga et Nora Greani, explore les relations entre l'archive et les arts en s'intéressant notamment aux arts « extra-occidentaux » et aux « arts populaires ». Plus précisément, l'ensemble entend analyser les « processus d'artification de différentes catégories d'archives » (p. 7). D'emblée, le rapport des artistes aux archives est présenté comme problématique : tantôt conflictuel, tantôt consensuel. Dense et abondamment référencée, l'introduction rédigée à quatre mains rend compte de la grande richesse des contributions. Trois des six textes du numéro sont consacrés à l'Afrique. Cette large place accordée aux espaces africains nourrit un éventail varié de rapports à l'archive, qui va de la reconduction des images coloniales dans l'étude de Nora Greani, à la formation d'archives contestataires dans les cas analysés par Alice Aterianus-Owanga.

Étudiant les motifs du Mémorial Savorgnan de Brazza et de la *Fresque de l'Afrique* au Congo, Nora Greani montre que ces récits iconographiques constituent des mises en scène et des réécritures de l'histoire coloniale. L'école des peintres de Poto-Poto en 2006 et les artistes socialistes en 1970 fournissent en effet deux types de représentations de la figure de Pierre Savorgnan de Brazza et donnent des clés de lecture intéressantes pour la compréhension de la mémoire coloniale ainsi que de son évolution dans un intervalle de quarante ans. L'approche de l'auteure a beaucoup à voir avec celle de Johannes Fabian qui, dans *Remembering the Present : Painting and Popular History in Zaire* (1996), se penchait sur les usages et réinterprétations populaires de l'histoire. Nora Greani propose la notion de « fragments » pour lire ces deux fresques en fournissant des recoupements avec les archives coloniales. Elle explique ainsi pourquoi les artistes, loin d'avoir une posture subversive vis-à-vis de ces sources, ont plutôt tendance à « aller dans le sens de l'archive coloniale ou *along the grain* », pour emprunter l'expression d'Ann Laura Stoler (p. 87).